La femme qui jouait du piano

C’est un beau matin de printemps. Un matin comme les autres, ensoleillé et vert. La lumière qui se glisse à travers la fenêtre caresse ma peau usée par le temps et me réveille. Je ressens d’abord l’engourdissement dans mes jambes puis dans ma poitrine. Je prends le temps d'éclaircir mes idées avant d’entreprendre la tâche pénible de sortir du lit. Mes muscles autrefois si puissants ne sont plus aussi performants. Il me semble d’ailleurs que je ne les ai jamais sentis aussi faibles.
Assise sur le bord de la couchette, je respire avec difficulté. Une goutte salée vient s’écraser sur le drap blanc lorsque je pense à ce qu’il va se passer aujourd’hui.
C’est un beau matin de printemps, un matin comme les autres et pourtant, tout va changer.
Dans un effort qui me coûte beaucoup de ma force, je me lève et me dirige vers la grande fenêtre qui est en face de mon lit. Elle est toujours ouverte. D’ici, je vois toute la ville. Les vieux bâtiments du centre, les maisons abandonnées à la nature et plus encore. Je vois la forêt, verdoyante et sauvage, qui commence à l’orée de la ville et s’étend bien au-delà. Je vois les montagnes au loin, fières et majestueuses, se confondant avec le bleu du ciel. J’ai choisi cette chambre il y a des dizaines d’années pour pouvoir admirer cette vue tous les matins, et tous les matins me dire à quel point cette vue est belle.
Ce matin, je sais que je la contemple pour la dernière fois.
C’est sans aucun regret, car il est temps pour moi d’accomplir la tâche qui m’a été confiée.
Mon regard se perd à travers la fenêtre de longues minutes durant, puis je finis par me décrocher du paysage. Sur le bureau de ma chambre sont entassés des carnets, des feuilles et des livres anciens. Je m’en approche et commence à tous les glisser dans un de mes sacs en toile. J’y mets la pile de cahiers qui m’ont servi de journal de bord presque toute ma vie, il y en a une dizaine, c’est un peu lourd mais ça ira. Mes mouvements sont lents et douloureux mais n’en restent pas moins précis. Je choisis mes livres préférés parmi lesquels se trouve *L’Homme qui plantait des arbres*, une nouvelle écrite il y a très longtemps, lorsque le monde allait mal.
Elle raconte comment, de ses propres mains et convictions, un homme à lui seul réussit à faire réapparaître une forêt dans un endroit ravagé par la sécheresse. C’est une histoire magnifique à mes yeux qui montre comment un Homme seul peut accomplir bien des miracles s’il est fidèle à ses idées.
Bagages faits, je prends quelques longues inspirations avant l’escalier. C’est long et mes jambes me font souffrir. Cependant, cela fait plus de 30 ans que je descends ces marches tous les matins et que je les remonte tous les soirs. C’est aussi ça le problème d’avoir choisis une jolie vue plutôt qu’un accès pratique.
Je sors enfin, le souffle court. Mes pieds nus et abîmés épousent les dalles de pierre entre lesquelles poussent des fleurs qui se mêlent aux racines des arbres alentours. Du mur d'en face sort un grand hêtre dont les branches se confondent avec la charpente du bâtiment. Les courbes aléatoires de la nature adoucissent

l'architecture rude de la ville et le vert des plantes contrebalance parfaitement avec le gris du béton. Ignorant la douleur qui me brûle les poumons, je marche jusqu'au pied d'une façade ensoleillée. Sur une parcelle de terre qui n'est pas cachée par l'ombre des arbres est exposé le petit potager que je cultive depuis que je suis en ville. J'y fais pousser plusieurs légumes et quelques herbes aromatiques et selon les saisons, je récolte ce que la terre me donne. Je n'arrose pas, plus personne n'en aura besoin.
Je me dirige ensuite vers la rivière pour ma toilette matinale. Le sol se fait de plus en plus doux au fur et à mesure que je m'enfonce entre les arbres. Enfin sur la berge, je me déshabille entièrement, non sans quelques difficultés, avant d'entrer dans l'eau du torrent à la couleur translucide. Le clapotis du courant me berce et m'emplit les oreilles d'une mélodie agréable. La nature est sans doute la musicienne la plus talentueuse que le monde ait connu. Je reste ainsi un long moment, profitant de la douceur de l'onde sur ma vieille peau et savourant la chance que j'ai eu de vivre dans ce monde si sauvage et si pur.
D'après ce que disaient les anciens lorsque j'étais jeune, la nature fût autrefois souillée, ravagée par la pollution des humains. Selon eux, nous sommes passés très proche d'une catastrophe irréparable qui aurait entraîné la destruction de la faune et la flore de la planète entière.
Le corps propre et rafraîchit, je laisse mon corps sécher au soleil et la chaleur estivale parcourir mon ventre, mes jambes, mon cou.
Ensuite, je ramasse quelques narcisses qui poussent sur la rive en me souvenant que ce sont les fleurs préférées de ma mère et j'en fais un bouquet avant de repartir en aval de la rivière.
Après avoir marché pendant une longue demi-heure, j'arrive avec soulagement dans une toute petite clairière ombragée. Ce n'est pas un petit bout d'herbe comme les autres. En effet, un magnifique piano tout fait de bois est installé au centre des arbres. Ma mère l'avait trouvé ici il y a des années de cela. Je m'en approche et mes muscles engourdis me remercient de m'asseoir sur le petit banc en bois qui se trouve à ses côtés.
Je commence à jouer. On me l'a appris lorsque j'étais enfant, et depuis, je n'ai jamais arrêté. Au cours de ma longue vie, il n'y a pas un seul jour où je n'ai pas joué du piano. Parce que quand je joue, lorsque les notes s'élèvent dans le ciel, j'entends chanter sa voix. Elle est douce, et claire, et fluide comme le chant d'un oiseau. Et cela me rend heureuse.
C'est comme ça que j'ai vécu, avec les instants de bonheur simples que ce monde est capable de m'offrir. Même après la mort de mes parents, je n'ai pas cessé d'aimer profondément ma vie. Évidemment, il m'est arrivé d'être triste pour tout ce que j'ai perdu et d'être en colère en pensant à tout ce que je n'ai pas eu le temps de faire. Mais vivre dans le passé ne sert à rien.
Mes doigts courent sur les touches, légèrement moins habiles qu'avant mais toujours aussi souples, créant un son ponctué de graves et d'aigus qui rendent l'univers magnifique. Mon corps ne me fait plus mal, mon esprit est libre de tous les maux, et aucun problème au monde n'existe plus par le seul pouvoir de la musique.

Je joue une mélodie infinie, pendant ce qu'il me semble être des heures entières mais elles passent aussi vite que le vent dans mes cheveux gris. La nature se met à jouer avec moi. De sauvage, elle devient amicale et m'enveloppe dans ses bras chauds. La brise est violon dans les branches dansantes, les buissons sont maracas et les cigales chantent sur l'air du piano.
Le spectacle de la nature m'arrache une larme qui coule sur ma joue. J'ai du mal à lui dire adieu. Toutes ces belles années à vivre à ses côtés, je ne pourrai jamais assez l'en remercier.
Pourtant, j'aime cette idée que tout est éphémère et que tout mène à sa fin. Une histoire qui se termine laisse la place à une autre, tout aussi belle.
Même la musique n'est éternelle que tant qu'il y a encore des gens pour l'écouter.
Alors j'aimerais ne jamais m'arrêter. Je joue sans aucune retenue, j'y mets tout mon amour, toute ma haine, toute ma tristesse, et mes dernières forces. Chaque note s'empare de mon corps et me donne des frissons.
Je ferme les yeux.
La musique me transcende et comme à chaque fois, je joue comme si c'était la dernière. Savoir que celle-ci est vraiment la dernière brise mon cœur autant que soulage mon âme. Je n'ai pas encore fini de livrer mes émotions dans la musique de mes mains. Lorsque je l'aurais fait, le ciel aura pris une couleur pourpre et quelques lumières à des milliards de kilomètres commenceront à briller. La nature sera soudain devenue paisible à nouveau. Je pleurerai sûrement un long moment avant de me coucher sur le matelas que me fait le sol et de regarder une ultime fois la beauté que la Terre m'a offert à voir en me mettant au monde. Je placerai mes livres à côté de moi, ils s'abîmeront sans doute plus tard mais qu'importe, il n'y a plus personne pour les lire. Je prendrai ensuite entre mes mains le bouquet de fleurs ramassé plus tôt et le tiendrai fort sur ma poitrine.
Le cœur serré, j'écouterai la nature me jouer un air pour m'endormir et plus rien d'autre ne comptera. La musique dans les oreilles, le monde pourrait bien s'effondrer. Mon monde, ma Terre, que je serai sur le point de libérer.
J'expirerai une dernière fois et je me dirai à quel point c'est beau d'avoir été le dernier humain de la planète.

Anna Blachère Carisey